

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.
BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÆE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE Gravures: Vues d'Italie. La Ville d'Assise. - L'Aumône, d'après M. J. Caraud. - Un Groupe de Musiciens, d'après M. D. Goldmann. - Un Nain sans pareil.

TEXTE: Nos Gravures. - Connaissances Usuelles de la Semaine. - Un faux Empereur de Russie, Episode historique. - Quelques Singularités d'Artistes. - Un Banquet de Mendians. - Un Vœux de Normand. - Marchand contre Marchand. Roman de Mœurs.

ADMINISTRATION.
Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.

Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 47.

— 9°. ANNÉE. —

27 Septembre 1879.

NOS GRAVURES.

VUES D'ITALIE. — LA VILLE D'ASSISE.

Assise, située à dix-neuf kilomètres de Pérouse, et bâtie sur une hauteur, ne compte que 5000 habitants. C'est un des sanctuaires de l'art italien primitif, digne au plus haut degré

de l'intérêt des voyageurs. On y remarque le couvent, „Il sagro Convento,” construit en l'an 1238 et ressemblant beaucoup à une forteresse; la cathédrale se compose de deux églises superposées, dont les murs intérieurs sont couverts de fresques dues au pinceau de grands peintres italiens. — C'est dans cette cathédrale, que reposent les restes de Saint-François d'Assise, né en cette ville en 1182. Assise est aussi

la patrie du poète Métastase, né en 1698, et surnommé le Racine Italien à cause de la douceur et de l'harmonie de ses vers.

L'AUMÔNE.

Une pauvre femme, tenant un enfant dans ses bras et demandant l'aumône à la porte



VUES D'ITALIE. — LA VILLE D'ASSISE. (D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.)

d'une église: voilà un thème qui a inspiré de nombreux artistes. Aucun cependant ne nous semble avoir mieux réussi que l'auteur de cette œuvre, tant sous le rapport de l'invention que sous celui de l'exécution. Les figures de l'arrière-plan sont parfaitement traitées; que de vérité chez la mendicante et comme on comprend bien l'élan de cette gentille fillette, à laquelle sa mère, touchée elle aussi, ouvre son porte-monnaie! Ces trois figures forment un contraste admirablement rendu.

UN GROUPE DE MUSICIENS.

A la vue de ces trois physionomies épanouies, de ces personnages riant à gros éclats, la contagion vous prend, et on ne peut s'empêcher de partager leur hilarité; et c'est cette bonne vieille qui cause cette folle gaieté!

Voilà toute une famille d'artistes: le violoniste est le père; son compagnon de gauche, le clarinetiste, est sans doute un de ses vieux amis, invité à venir faire un peu de bonne musique; le grand beau garçon, à l'épaisse chevelure, et cette jeune fille joufflue, sont ses enfants; quant à la vieille, c'est probablement une voisine ou une parente.

Eh bien! tout ce petit monde de musiciens, était en train d'exécuter un morceau d'opéra à grand effet, lorsque cette vieille est venue mêler sa voix chevrotante et cassée à ces accords mélodieux.

Les jeunes gens rient de cette intervention; mais les deux vieux sont pris d'une profonde indignation!

Quoi! venir ainsi massacrer la musique du grand Wagner! Profanation! Le violoniste s'arrête et prie la dame de cesser sa mauvaïse plaisanterie; son compagnon, le clarinetiste, ne dit rien, mais il lance des regards sévères et courroucés, qui prouvent son vif mécontentement. Mais la vieille ne se soucie guère de toutes ces colères, elle continue à chanter de plus belle de son ton nasillard, et ne se taira que quand tous les instruments auront fait silence.

UN NAIN SANS PAREIL.

Il vient d'arriver d'Amérique deux nains d'une petitesse extraordinaire, qui ont émerveillé tous ceux qui les ont vus à Londres. Ils s'exhiberont probablement dans les principales villes de l'Europe.

Miss Lucia Zarate est née à peu de distance de Vera-Cruz, au Mexique. Ses parents sont de taille moyenne; à sa naissance elle mesurait sept pouces et son poids était de huit onces. Elle est âgée actuellement de quinze ans et ne pèse que quatre livres et trois quarts.

Le général Mite, son compagnon, est également Mexicain; ses parents sont aussi de taille ordinaire; Mite ne pesait que deux livres à sa naissance; il a maintenant quatorze ans et ne pèse que neuf livres.

Lucia a vingt-cinq pouces de haut et le général en a environ vingt-six et demi.

Le bracelet de miss Zarate ne peut entourer un doigt d'une grosseur ordinaire, et un crayon serait trop gros pour entrer dans sa bague.

Le pied du général Mite mesure deux pouces, et son chapeau pourrait à peine coiffer un poing fermé.

Ces deux nains ont été examinés par des médecins, qui les ont déclarés parfaitement constitués. Leur nourriture est la nourriture ordinaire; ils font trois repas par jour. Jusqu'à présent, ils sont d'une santé parfaite et n'ont été atteints d'aucune maladie. Les variations de température n'exercent aucune influence sur eux, et les voyages ne leur causent aucune fatigue.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

Il arrive bien souvent qu'à la suite d'un accident quelconque, qui a amené une effusion

de sang, l'impossibilité d'arrêter promptement celui-ci, met les jours du blessé en danger. Qui ne connaît des exemples de ce genre! Dans ces cas, — et faute d'autre moyen immédiat, — on réussit toujours à suspendre l'écoulement, en appliquant un ou plusieurs doigts sur l'endroit même par où jaillit le sang. C'est de cette même manière qu'on arrête très-bien l'écoulement d'un liquide, lorsqu'il s'est fait un trou au vase qui le contient.

Les doigts sont, en effet, les meilleurs bouchons ou tampons, pour le premier moment, et en attendant qu'on puisse se procurer quelque substance molle, pouvant former bouchon, et qu'on applique directement sur le vaisseau ouvert, en la poussant fortement avec un pincement. Ainsi on pourra employer l'éponge, l'amidon, la charpie, la toile d'araignée, du papier mâché ou mouillé, des étoupes, du vieux linge, du coton, de la laine, et même au besoin de la mousse. Mais l'éponge très-sèche est préférable.

Pour que ce remplissage soit efficace, il faut commencer par enlever tous les caillots, s'il y en a, et laver la plaie avec de l'eau fraîche, afin qu'on voie, aussi bien que possible, l'endroit principal qui donne issue au sang, et que le tampon soit immédiatement placé sur l'ouverture même du vaisseau, et non pas sur le caillot. Cette seule précaution du lavage suffit souvent pour faire cesser l'écoulement. On fait contenir ensuite, avec la main, les substances qu'on aura ainsi entassées dedans et sur la plaie, ou bien on l'assujettit convenablement, au moyen d'une bande quelconque.

Il n'est pas inutile de faire observer ici que, lorsqu'après une saignée du bras, le sang se remet de nouveau à couler, cela provient de ce que la compresse ou la bande se sont dérangées, ou de ce que cette dernière serre mal à-propos au-dessus de la piqûre. Dans tous les cas, il faut s'empressement de défaire la bande, de laver la plaie, et de rétablir mieux le petit appareil, en recommandant à la personne de ne pas trop vite se servir de son bras, et surtout de le maintenir à demi fléchi. La forte flexion seule suffit souvent, d'ailleurs, pour arrêter tout écoulement. Les piqûres des sangsues, surtout chez les enfants et les individus très-faibles, peuvent donner également lieu à une perte de sang dangereuse et difficile à arrêter.

Si l'on avait employé inutilement quelques-uns des moyens que nous venons d'indiquer, on pourrait recourir aux suivants: pincer la peau un moment vers l'endroit d'où le sang s'écoule, boucher cet endroit avec du charbon pilé ou de l'alun en poudre, et avec de l'éponge ou de la charpie trempée dans une liqueur spiritueuse.

Il est essentiel, quand le sang est arrêté, que le blessé soit bien tranquille afin que ce qu'on vient d'appliquer ne se dérange pas; on ne le perdra pas de vue, et on sera toujours prêt à venir à son secours si le sang recommençait à couler; on ne s'empressera pas de changer rien à la plaie, de peur de rouvrir le vaisseau, comme aussi on devra faire attention aux liens afin de les resserrer ou besoin, et de les desserrer, s'il se manifestait de la douleur et de l'enflure.

Du reste, un des meilleurs moyens d'arrêter le sang, c'est le „perchlorure de fer," et on devra y recourir avant tout, si l'on en a sous la main.

ÉLOY.

UN FAUX EMPEREUR DE RUSSIE.

ÉPISEME HISTORIQUE.

I.

Dans les premiers jours d'avril 1772 une jeune femme, un Cosack et un moine étaient assis au pied d'un de ces rochers gigantesques répartis le long des steppes qui bordent l'Irghis.

La femme n'était pas une beauté régulière, mais un charme indescriptible émanait de la douce expression de sa physionomie. Le Cosack était grand et fort; ses cheveux blonds retombaient en boucles épaisses sur ses épaules et

se confondaient avec une barbe longue et touffue. Il se nommait Twogoroff. Celui qui portait la robe du moine était petit et grêle, mais ses yeux dardaient des éclairs, et, quoiqu'il fût sans barbe, son visage paraissait tout aussi féroce que celui de son compagnon. Il avait nom Jemelhu Pougatschef.

Né, en 1726, parmi les Cosacks du Don au village de Simowoïsk, cet homme, après avoir combattu sous le drapeau russe, dans les guerres de 1756 et 1759, avait déserté à l'époque du siège de Bender et s'était réfugié en Pologne chez des moines grecs. Là, tout un monde nouveau s'était révélé à son esprit et lorsqu'il franchit de nouveau les déserts de l'Oural, il sentit fermenter en lui d'impérieux désirs d'élévation.

L'occasion le servit à souhait. Pierre III mourut étranglé. Enhardi par sa ressemblance avec ce prince, Pougatschef résolut de se faire passer pour lui. Il n'osa pas le tenter du premier coup à Moscou, parce que la mort de Pierre était connue dans tous ses détails et que son corps avait été exposé en public pendant plusieurs jours. Mais dans les steppes d'Irghis, parmi des paysans à demi-sauvages, Pougatschef savait bien que son mensonge tomberait dans des oreilles crédules, et que la révolte lui amènerait de nombreux complices.

Il y avait néanmoins un Cosack, à qui Pougatschef ne pouvait dissimuler son identité. Le même village les avait vus naître et ils avaient passé ensemble leur jeunesse. Il eût été dangereux à l'imposteur de provoquer l'imitation du seul homme qui pouvait dévoiler son imposture. Ce Cosack était Twogoroff. Pougatschef avait épousé sa sœur, et quoiqu'il méditât de la répudier, il simulait pour tous les deux un profond attachement.

— Tu le vois, Twogoroff, disait le faux moine, la fortune jusqu'à présent nous sourit. Il y a six mois, nous n'avions pas un kopeck, maintenant nous possédons des millions de roubles. Nous n'avions pas un soldat, aujourd'hui nous sommes à la tête d'une armée.

— C'est bien! tu réussiras, tu seras empereur, répliqua le Cosack; mais souviens-toi toujours à quelles conditions je suis devenu ton complice, et que ma sœur Sophie devra partager ta grandeur, comme elle a partagé ta pauvreté.

— Je ne l'oublierai pas.

En ce moment, des hurrahs parvinrent à leurs oreilles, et quelques minutes plus tard une foule considérable venait se grouper autour de Pougatschef et de Twogoroff. Cette troupe était composée de Cosacks, de Kalmoucks, de Baskirs, de Burattes, de Kirghis, formant avec les paysans, armés de faux, et quelques mineurs, le nœud principal des révoltés.

Pougatschef jeta un regard rapide sur les longues files de ces soldats improvisés, et se mit dévotement à genoux pour consacrer et bénir les bannières que chaque tribu portait en tête. Lorsqu'il se releva, il se pencha à l'oreille de Twogoroff:

— L'empire est à nous! murmura-t-il!

II.

Assise dans sa bibliothèque, à demi penchée sur une table chargée de livres, Catherine II avait à ses côtés la princesse d'Asschoff et le comte Panim, frère du gouverneur du grand-duc.

— Eh bien, disait l'impératrice, avec un sourire de dédain, est-il vrai que ce Cosack porte si haut la tête que nul ne peut distinguer ses traits?

— On ne tarderait pas à les déchiffrer, répliqua la princesse d'Asschoff, si Votre Majesté consentait à le combattre avec des armes plus décisives que votre mépris. La révolte est plus sérieuse que l'on ne le croyait.

Catherine demeura quelques moments silencieuse, puis, reprenant sa plume et se tournant vers le comte Panim:

— Pardonnez-moi, comte, j'ai écrit une lettre à Voltaire.

Dans ce moment, un officier de hussards, pâle et couvert de poussière, fut introduit devant l'impératrice qui l'interrogea de la voix et du regard.

— Parlez, qu'avez-vous à nous apprendre?

— De tristes nouvelles, Majesté; vos armées ont été constamment battues. Pougatschef s'est emparé de Rupsypesais et de Katscheva. Le colonel Buloff a été massacré avec la garnison d'Ovemburgh, et l'astronome Howiez a été percé de part en part. Son cadavre a été porté au bout d'une pique, pour le rapprocher des étoiles, comme l'aurait, dit-on, exprimé Pougatschef. Plusieurs villes ont été réduites en cendres. Enfin, les insurgés ne sont plus qu'à trois jours de marche de Moscou.

— C'est fort bien, Monsieur, fit Catherine avec une insensibilité apparente.

Et, reprenant sa place, elle plia sa lettre à Voltaire, et s'adressant à l'un des gentilshommes de service, lui dit sèchement :

— Un courrier pour Ferney.

III.

Le récit porté devant Catherine n'était pas exagéré. Pougatschef vint planter sa tente aux portes mêmes de Moscou, où l'attendaient 100,000 serfs: mais il manqua de résolution. Malgré ses victoires, cet homme était moins redoutable que jamais, car, avec la pureté de sa vie passée, il perdait sa puissance sur ses compagnons, et si Twogoroff et Sophie restaient encore fidèles à sa fortune, ce n'était pas par affection — du moins de le part du Cosack, Jemelhu ayant déjà répudié sa sœur pour en épouser une autre.

Pougatschef lui-même, presque effrayé de ses triomphes, au moment de recueillir les fruits de son imposture, préférât recourir à la ruse plutôt que de risquer une bataille décisive. Ayant corrompu un des gardes-chevaliers de l'Impératrice, il espérait arriver jusqu'à Catherine, la surprendre et la poignarder; une lumière, placée sur la terrasse de l'Hermitage, annoncerait à ses partisans que le meurtre serait accompli.

Dans la soirée du jour fixé pour la perpétration de cette audacieuse entreprise, Twogoroff circulait autour des tentes que l'armée rebelle avait plantées sur les bords de la Moskowa. L'expression de rage empreinte sur les traits du Cosack trahissait ses pensées intérieures. Sa sœur, assise à quelques pas de lui, interrogeait son visage avec inquiétude.

Dans ce moment, Pougatschef, la figure pourpre d'ivresse, sortit d'une de ses tentes, suivi par sa nouvelle femme.

— Jemelhu, l'heure est venue, dit le Cosack, baissant les yeux pour cacher sa fureur. Ton costume de chevalier-garde est prêt; les soldats de la porte Rogaskaia sont à nous... De l'audace, et tu seras empereur!

— Habille-moi, dit Pougatschef.

IV.

Pénétrons dans les appartements secrets de l'Hermitage. Arrêtons-nous devant ce chevalier de garde de l'une des portes. Il était pâle et immobile comme une statue, paraissant attendre que les bruits du palais eussent complètement cessé. Après quelques moments d'hésitation, il ouvrit vivement la porte derrière laquelle il s'était posté, la referma sur lui et se trouva en présence de Catherine II.

L'impératrice tressaillit, la surprise et une vague terreur s'emparèrent d'elle à la vue de ce fantôme, qui lui apparaissait si étrangement, et surtout si parfait de ressemblance avec son défunt époux. Mais il ne lui fallut qu'une seconde pour revenir à la réalité et comprendre que l'intrus était un traître, et son premier mouvement fut de se diriger vers la cheminée, pour y prendre un pistolet. Pougatschef l'en empêcha.

— Ne me reconnais-tu pas? lui dit-il.

— Jette ton masque, histrion, je sais que tu es un imposteur.

Les yeux du Cosack lancèrent des flammes. Catherine aperçut d'un coup-d'œil le danger qui la menaçait, et sa résolution fut prise. Changeant subitement de ton, de hautaine elle devint humble, la colère fit place à la prière.

— Ne cherche pas à m'abuser, lui dit-elle, tu n'es pas Pierre III, mais tu es mille fois plus que lui un empereur. Tu as l'intelligence et le courage que la pourpre ne sauraient donner.

Tout en parlant, elle se rapprochait insensiblement de la cheminée.

— Je me félicite du hasard qui t'a conduit en ma présence, continua-t-elle. Je suis lasse de la vie que je mène depuis quelque temps, comme tu dois être fatigué du rôle que tu joues en ce moment. Unissons nos destinées.

— Ah! Catherine! s'écria-t-il, vous possédez un pouvoir irrésistible de fascination. Non, je ne suis pas Pierre III, mais un pauvre Cosack, né dans les déserts de Simowoisk. Tu m'offres ta main, je l'accepte; partager avec toi la couronne, est une joie qui surpasse tout ce que je pouvais attendre. Je te servirai en esclave; je t'adorerai comme...

Sans qu'il s'en aperçût, les traits de Catherine s'étaient singulièrement transformés pendant qu'il parlait, et avant qu'il pût finir la phrase qu'il avait commencée, elle s'élança vers la cheminée, y prit le pistolet qu'elle arma et le lui mit sur la poitrine.

— A genoux! serf, paysan, esclave, misérable! s'écria-t-elle. A genoux devant ta souveraine et ton juge!

La rage fit écumer le Cosack.

— Infâme! s'écria-t-il, brandissant son sabre. Mais le canon du pistolet s'appuyait sur sa poitrine, et il reculait devant l'air déterminé de l'impératrice. Il atteignit la porte et l'ouvrit, sans que la czarine eût changé d'attitude.

— Jemelhu te salue, Catherine! Prends garde!... Je rentrerai ici sous le nom de Pierre III.

V.

Catherine, soit que le danger auquel elle venait d'échapper eût triomphé de son courage naturel, soit qu'elle craignît, en faisant poursuivre Pougatschef, d'exciter contre elle les ennemis invisibles qu'elle avait évidemment parmi les chevaliers-gardes, se tut sur l'événement de la soirée. Mais le lendemain, elle se rendit à la place d'armes, et rassemblant autour d'elle ses généraux, elle leur ordonna de risquer les destinées de l'empire sur l'éventualité d'une bataille décisive.

La bataille eut lieu; Pougatschef fut battu et repoussé vers les steppes de Jaïk, où la révolte s'était déclarée. Blessé et poursuivi, il courut chercher un refuge, avec ses Cosacks, Sophie et Twogoroff dans un endroit inaccessible des montagnes. Là, étendu sur une pierre, sanglant et mutilé, il eut le loisir de se repentir de ses fautes et de se lamenter sur l'inconstance de la fortune. Toutefois l'espérance ne l'abandonna pas entièrement.

— Ecoute, Twogoroff, dit-il à son beau-frère, la fortune nous a trahis; mais pour les montagnards de l'Oural, je suis toujours Pierre III; ce nom suffira pour nous donner une nouvelle armée.

Le Cosack hocha la tête, et un sourire étrange parut sur ses lèvres.

— L'espoir est vain! Tout est fini. La résistance est impossible. Il ne reste plus qu'à te rendre.

— Me rendre! s'écria Pougatschef, se soulevant péniblement sur une main; mais si nous nous rendons, Catherine nous brisera les membres sur la roue, et nous les arrachera un à un.

— Je le sais, Pougatschef, mais pour mon compte je n'ai rien à craindre: ta vie sera la rançon de la mienne. Dans une heure, je te livrerai pieds et mains liés au général Samaroff...

En prononçant ces mots, il s'empara du poignard de l'aventurier, et mettant un genou sur sa poitrine:

— Rappelons le passé, Pougatschef. As-tu trouvé un compagnon plus fidèle que moi, plus intrépide? Qui t'a proclamé empereur dans le désert de l'Oural? Je me suis rendu complice de tes impostures, sans une seule pensée de gain, préférant une lance à un sceptre, une tente à un palais. Je l'ai fait pour toi, parce que tu étais l'ami de mon enfance, l'allié de ma famille. Tu t'es joué de mon dévouement, tu as blessé toutes mes affections de frère. A ton tour, de subir la vengeance que j'ai longtemps méditée. Vainqueur ou vaincu, rien n'aurait pu t'y soustraire.

Pougatschef comprit que la haine du Cosack

était irréconciliable, et se traîna aux pieds de Sophie, qui était restée assise, plongée dans une tristesse silencieuse.

— Ange, que j'ai trompé aveuglement sans avoir la conscience de mon forfait, seras-tu aussi inflexible, et ne veux-tu pas intercéder pour moi?

— Elle te maudit du fond de l'âme! s'écria le Cosack, le repoussant du pied.

— Je te pardonne, Jemelhu! dit Sophie, qui se leva et sortit d'un pas chancelant.

VI.

Quinze jours plus tard, une foule immense était rassemblée sur la grand-place de Moscou, autour d'une cage de fer dans laquelle un homme était enfermé. Catherine, mêlée à la foule, assistait au spectacle, se repaissant avec une joie cruelle de la vue du spectre vivant accroupi derrière les barreaux de la cage.

— Bonjour, marquis de Pougatschef! fit-elle d'un ton railleur au malheureux supplicié; je tiens ma promesse.

Puis, se tournant vers la princesse d'Aschoff, et le comte Panim, qui l'accompagnaient:

— Allons! dit-elle, nous connaissons le dénouement du drame; je vais en écrire le récit à M. de Voltaire.

Le jour suivant, Pougatschef fut écartelé. Twogoroff et Sophie regagnèrent les steppes des Kirghis.

V. VAN BERG.

QUELQUES SINGULARITÉS D'ARTISTES.

Second Article.

Adam Van Oort, né à Anvers, en 1557, voulut jouer un tour à un usurier de son voisinage, qui avait souvent exploité son pinceau aux heures du besoin, contrefit le malade et garda le lit pendant un assez long temps; puis il sortit appuyé sur des béquilles. Chacun le prenait en compassion et croyait que sa dernière heure ne tarderait pas à sonner. Il se traîne enfin chez l'usurier en question et lui confie qu'il a un capital à placer en rente viagère. Il lui propose ensuite l'affaire. Le voisin, alléché par l'odeur du sapin (car notre peintre toussait à faire pitié), lui offrit un intérêt fort considérable. — Van Oort ne mourut qu'à l'âge de 86 ans.

Il est souvent arrivé à Poussin, dans sa jeunesse, de payer son hôtelier avec des tableaux ou des dessus de porte.

Van der Leur fut arrêté et volé dans une forêt; mais le voleur, apprenant qu'il avait dévalisé un peintre, lui rendit son argent avec beaucoup d'égards.

— Il est trop difficile de vivre aujourd'hui dans votre art, dit le voleur en souriant, pour que je vous dépouille de ce que vous avez gagné.

Surpris d'une générosité qu'on trouve rarement dans les bois, Van der Leur fut plus étonné encore, lorsque le voleur lui eut avoué qu'il avait été peintre. Celui-ci l'engagea à se faire voleur, mais il n'avait pas de goût pour cet état, et il fit, au contraire, des efforts pour faire reprendre au voleur son premier métier.

On cite encore un peintre que ses friponneries avaient jeté dans un cachot, et qui, du fond de sa prison, et au milieu de son ignominie, s'acquiesça une certaine réputation; il se nommait Compo Weyermann.

Joseph Van Craesbeke, élève de Brauwer, avait une jolie femme dont il devint jaloux. Il voulut s'assurer s'il en était réellement aimé. Il peignit sur sa poitrine une plaie fort large, tacha sa chemise avec du rouge et ensanglanta son couteau de palette avec la même couleur. Tout-à-coup, il pousse des cris épouvantables. Sa femme accourt, crie plus fort que lui et témoigne sa douleur par des preuves si peu douteuses qu'elle guérit son époux de ses vilains soupçons.

Mytens allait voler pendant la nuit les cadavres des pendus pour les mouler et pour étudier l'anatomie. Rarement on a vu un homme pousser l'amour de l'art jusque-là.

Corneille Vermeyen avait laissé croître sa barbe au point qu'elle traînait à terre, quoiqu'il fût d'une haute stature. L'empereur Charles-Quint se plaisait à marcher sur cette monstrueuse barbe qui eût beaucoup étonné même les Bur-

graves de Victor Hugo.

Van Overbeek était fou du plaisir et plus fou de son art. Ces deux goûts étaient toujours en lutte chez lui et donnaient lieu aux plus singulières résolutions. A Scheveningue, il loua

une chambre à laquelle il montait au moyen d'une échelle qu'il tirait après lui, pour que personne ne vint le déranger. Il aimait beaucoup les voyages; il allait souvent à Rome. Lorsqu'il partait, il déposait tous ses meubles,



L'AUMÔNE, D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DU TABLEAU DE M. J. CARAUD.

ses effets, ses bijoux chez les prêteurs sur gages, disant que c'était pour ne pas payer les frais de loyer d'une maison. Il se faisait faire un habit de voyage qu'il n'était plus jusqu'à ce qu'il fût de retour. Partout, chez les

amateurs, chez les grands, chez les artistes il se présentait avec son unique habit, que les accidents du voyage avaient souvent taché, usé, déchiré. On le raillait sur son accoutrement, et ces railleries mêmes lui fournissaient

l'occasion de quelque trait d'esprit, car ce peintre en avait beaucoup.

On sait qu'Adrien Brauwer eut une vie fort agitée. Son maître, Hals, qui l'exploitait, le tenait séquestré dans un grenier, afin que

personne ne pût apprendre au jeune peintre le secret de son talent. Il s'échappa un jour avec quelques pièces de monnaie et se bourra les poches de pain d'épice. Comme il ne trouvait rien d'égal à ce mets, il voulut le savourer à

son aise, et pour cela, il se blottit sous un orgue d'église, où il demeura plusieurs jours. Un jour il peignit une querelle survenue au jeu entre des soldats et des paysans. Ce tableau plut tellement au duc de Vermandois qu'il le

paya cent ducats. Le peintre, que son maître avait accoutumé aux privations, tout émerveillé de se voir possesseur d'une pareille somme, jette les cent ducats sur son lit et se couche dessus comme pour palper ce trésor avec tout



UN GROUPE DE MUSIENS, D'APRÈS M. D. GOLDMANN.

son corps. Il ramasse ensuite son argent et part, sans mot dire aux témoins de cet acte de folie. On ne pensait plus à lui, lorsqu'il revint quelque temps après; il était fort gai et fredonnait, les mains dans son haut-de-chausse.

On lui demande des nouvelles de son argent.
— Dieu soit loué, répond le peintre, m'en voilà débarrassé, et j'en suis plus heureux!
Brauer fut un jour dépouillé par des voleurs. Ceux-là n'étaient pas artistes, puisqu'ils lui

prirent tout, jusqu'aux habits. Brauer se fait faire un habit et un manteau de toile, sur lesquels il peint les plus belles fleurs, et dans ce triomphant équipage il se montre aux promenades et au théâtre. Les dames admiraient

la beauté de l'étoffe et quelques-uns firent demander au peintre l'adresse de son marchand.

Accablé de dettes, il quitte Amsterdam où il séjournait et s'enfuit à Anvers sans passeport. On l'arrête aux portes de la ville comme espion, et on l'enferme dans la citadelle. Dans le même temps, le duc d'Arenberg y était détenu par ordre du roi d'Espagne. Brauer prit le duc pour le gouverneur, et lui fit le récit de son malheur. Le duc fit prier Rubens, fixé alors à Anvers, de lui envoyer tout ce qui était nécessaire pour peindre. Quelques soldats espagnols s'étaient mis dans la cour vis-à-vis la lucarne du peintre; ces soldats jouaient bruyamment aux cartes et aux dés. Brauer saisit les pinceaux et la palette qu'on venait de lui apporter, et fit de ces joueurs un tableau frappant de vérité et plein de la verve la plus comique. Dans un coin du tableau, un caporal assis sur ses talons, fumait et semblait juger des coups; il montrait deux dents dans une bouche presque carrée. A cette vue, le duc d'Arenberg fit un grand éclat de rire; il envoya prendre Rubens, qui, en apercevant le tableau, s'écria: „Brauer seul a pu faire cela!” Le duc acheta le tableau. Rubens, qui au plus magnifique génie joignait une belle âme, recueillit le malheureux peintre dans sa maison, mais Brauer ne put s'habituer à la régularité des habitudes et à la décence du prince de l'Ecole flamande. Il quitta la maison de Rubens, en disant qu'on y était trop vertueux, et qu'il préférait mille fois le séjour de la citadelle.

Van Overbeek, exténué de travaux et surtout de plaisirs, était au lit de mort. Les médecins, comptant sur son âge, espéraient vaincre le mal.

— Ah! Messieurs, dit-il, j'ai quarante-six ans, il est vrai, mais il faut doubler: j'ai vécu jour et nuit. — Ce peintre mourut en 1706. Il est un de ces rares mortels qui finirent leur vie en plaisantant et en faisant des folies.

Si Van Overbeek tirait l'échelle après lui, pour éloigner de son atelier les visiteurs importuns, Holbein n'était pas moins rigide. Tout le monde sait qu'un jour, étant en Angleterre, un seigneur de la cour de Henri VIII voulut absolument pénétrer dans son atelier, malgré la résistance du peintre. Holbein, impatient, jeta le malencontreux visiteur dans l'escalier.

Rembrandt était d'une avarice sordide. Il faisait vendre ses estampes par son fils, en lui recommandant de dire qu'il les avait volées à son père; on s'imaginait alors les acheter à meilleur marché. Quelquefois il exposait ses estampes dans des ventes publiques, et, se mêlant, déguisé, dans la foule, il en faisait monter le prix en enchérissant lui-même. Jamais homme ne fut plus ingénieux pour vendre cher ses travaux. Souvent il feignait de vouloir quitter Amsterdam, où il habitait, afin de réveiller le zèle des amateurs par la crainte de ne pas avoir de longtemps des ouvrages de sa main.

Ses élèves se jouaient de son avarice en peignant des pièces de monnaie sur des cartes, dont ils parsemaient l'atelier. Rembrandt se baissait pour les ramasser.

Un jour, comme il était occupé à peindre une famille entière dans un seul tableau, on vint lui annoncer la mort d'un singe qu'il affectionnait beaucoup. Rembrandt pleura cette perte; il voulut contempler le corps de son animal chéri. On le lui apporte. Il le considéra longtemps; puis, au grand étonnement de la famille dont il faisait les portraits, il se mit à peindre le singe sur la même toile. Le père s'opposa à l'introduction de ce nouveau membre dans la famille; Rembrandt peignait toujours. On le menaça de laisser le tableau s'il continuait; Rembrandt n'écouta rien, et il aima mieux garder son tableau que de ne pas y mettre le singe.

On n'en finirait pas sur ce sujet.

B.

UN BANQUET DE MENDIANTS.

A la fin du dix huitième siècle, on sait qu'il existait encore une mendicité „régulière” et que les mendiants formaient une opulente confrérie. Le rapport d'un agent de police nommé Vincent,

retrouvé naguère, permet de se faire une idée de leurs „menus plaisirs.” Assistons donc, avec l'honnête espion, au banquet trimestriel de la Confrérie des Mendiants de Paris, banquet donné en l'année 1786 chez un marchand de vin de la rue St-Jacques :

„Je me suis transporté chez le sieur Drouet, cabaretier, près de l'Estrapade, dit notre policier. Il avait fait, dès le matin, enlever les cloisons d'une salle basse dont les fenêtres grillées donnent sur le clos des Genovefains. Une table en fer-à-cheval, large et clouée sur de puissants tréteaux, se trouvait disposée, chargée de près de deux cents couverts. Le sieur Drouet, que je connais de longue date, consentit à satisfaire ma curiosité, et me fit passer près des commissaires ordonnateurs du service, afin que mon oncle prétendu vaquât librement aux soins de la cuisine, où dix aides, appelés pour ce surcroît de besogne, s'agitaient dans une épaisse fumée.

„Une loueuse de chaises d'un jardin public avait fourni deux cents tabourets, et l'on avait fouillé dans l'arsenal des théâtres forains à l'effet de tapisser les parois de cette cave, dont la vétusté disparaissait sous un bariolage de décorations hétéroclites; des potences de bois simulaient ça et là des candelabres, et, comme autant de poignets, portaient des régiments de chandelles que messieurs les commissaires mouchaient fort lestement avec les doigts. Malgré les temples et les cascades des décors tachés de graisse, rien ne faisait présager encore le luxe dont on m'avait promis l'étalage. A la vérité, Messieurs les pauvres de Paris ne donnent pas dans ces babioles, et comprennent beaucoup plus le faste de l'estomac que la prétintaille des ornements.

„Les vins furent dégustés l'un après l'autre, patiemment; et malgré ma fatuité de connaisseur et l'astuce de mon très-cher oncle, qui chicanait sur les qualités et sur les âges, je fus obligé de rendre des points à ces gourmets émérites, qui dissertèrent comme une assemblée de rois sur les clos des divers pays, et sur les procédés des particuliers et des marchands dans la falsification de leurs denrées; les bouteilles suspectes furent écartées et remplacées; on aurait pu les vendre à des bourgeois. C'est parmi ces fins dégustateurs qu'il faut prendre les surveillants des cabaretiers. Les vins acceptés furent rangés en pyramide dans un coin, et on ne les perdit pas de vue.

„On chargea les tables de friandises; le déploiement des hors-d'œuvre me donna de l'appétit: sardines, anchois, olives, mille délicatesses de la saison; des pâtés de venaison tout chauds, qui jetaient un fumet exquis; des chapons de la Bresse, de gigots musqués de cette petite pointe d'ail dont l'eau vient à la bouche rien qu'en y songeant; des forteresses de côtelettes désossées et poudrées de fine chapelure; quelques hures de sanglier dans leur gelée crenelée comme une forteresse, des saladiers remplis d'oranges de Portugal coupées par tranches, baignant d'eau-de-vie; bref, tout un assortiment de dessert comme dans les galas de l'Hôtel-deville, chargeait à la fois cette table, tandis que l'on marquait les places avec un soin que l'on n'a pas toujours dans les meilleures maisons de Paris.

„Un ordre merveilleux se faisait comprendre dans les distributions de ce péle-mêle. Drouet me fit sentir que nul ne devait assister à ce festin que les élus, et pour cet effet, on devait servir tout à la fois. Je vis qu'il me faudrait déguerpir. Les précautions prises pour qu'il ne se glissât pas d'intrus parmi les convives étaient extrêmes, et consistaient en certains mots de passe auxquels on devait en répondre d'autres qui se succédaient comme des numéros d'ordre.

„Sur une table particulière, dressée au centre du fer-à-cheval que formait la table des convives, on plaça, quand vint le gros de l'assemblée, des soupières enveloppées avec soin pour que leur chaleur ne s'évaporât pas. Je n'ai pas pu deviner ce que contenaient ces bienheureuses soupières; mais, à la grimace de délectation qui gonfla toutes ces figures de bandits, à leurs yeux étincelants comme des

escarboucles, je compris qu'on était satisfait du restaurateur. Quatre cochons de lait, dont les entrailles étaient recousues, devaient contenir également des merveilles gastronomiques dans leur intérieur.

„Les invités cependant arrivaient coup sur coup, se groupaient, se félicitaient, s'intéressaient l'un à l'autre; quelques-uns vinrent en fiacre. Je reconnus là des gourmandines, qui se tiennent à la porte des églises, parées, bichonnées, dégrassées pour ce jour-là, et que, dans tout autre temps, on ne toucherait certainement pas avec des pincettes. Il fallait voir la métamorphose pour y croire.

„Les estropiés étaient en fort grand nombre; on n'a pas plus de civilités dans les façons chez les riches bourgeois de la rue des Lombards.

„Le trait caractéristique de la plupart de ces physionomies était un regard perçant et moqueur. Quelques aveugles furent amenés par leurs soi-disant filles, squelettes liés au sort de ces braves gens pour l'intérêt de leur commerce, et sur lesquels un carabin prendrait des leçons d'ostéologie sans avoir besoin de les écorcher. Du reste, il faut que ce soit leur acabit naturel, car lorsqu'il fut question de déplacer une des longues tables pour établir un courant de circulation entre les tabourets et la muraille, quatre de ces momies, dont les articulations semblaient devoir se disjoindre au moindre choc, soulevèrent le massif avec une prestesse, dont on ne les aurait pas crues capables.

„Des mendiants galantins apportèrent des fleurs qui, bientôt, sur le corsage des dames, jurèrent avec leurs figures rancées et revêches; leur sourire de remerciement aurait fait fuir le diable: il m'ôta l'appétit.

„Les pralines et les bonbons, les pastilles ambrées, les liqueurs pour s'ouvrir l'estomac, circulèrent au choix des invités; et deux clarinettes donnant le signal, car ces gaillards-là mangeaient au son des instruments, les commissaires me firent déguerpir avec les autres gens de service. On ferma soigneusement les portes; le sieur Drouet, avec qui je renouai plus amplement connaissance en jugeant quelques-unes des bouteilles mal à-propos déclarées suspectes, et qui se laissèrent boire, m'apprit que chaque convive payait par tête la somme de six livres, sans compter les vins, les liqueurs et le café.

„Les principaux truands de Paris, la haute classe des mendiants, connus pour les plus huppés, font de ces solennités quatre fois par an, rarement dans le même endroit deux fois de suite. Ils ne manquent jamais, au préalable, d'envoyer des commissaires chargés de débattre le prix. Malgré toute leur finesse, on les attrape encore. Il est probable, que dans ces repas s'agitent les grands intérêts du métier, les conventions pour interdire de gré ou de force la place à des demandeurs qui ne sont pas de la confrérie. On sait l'art d'écraser un faux frère et de l'expulser. Je dois me trouver avec un des commissaires, et si c'est l'intention de M. le lieutenant de police, en ma qualité de joueur de flûte, j'espère obtenir la faveur d'assister en personne à l'une de ces prochaines bacchanales.” (Signé) VINCENT.

UN VŒU DE NORMAND.

D'une foire s'en revenant,
Ensemble ils cheminaient: — Gascon, Picard, Nor-
mand.
„Cap de Divus! n'est-il pas là-haut quelque bourrée,
Qui d'un petit bouchon nous indique l'entrée?
S'écria le Gascon. — Vcyez, dit le Picard,
A deux cents pas au plus.. — Bravo!... C'est un jo-
[bard
Que notre compagnon; laissez faire, je pense
Qu'il va nous rafraîchir et payer la dépense.”

Le Normand écoutait comme ils écoutent tous.
„Ah! c'est bien, se dit-il: attends, capet de lous!”
Attends, mon beau Picard... Ah! c'est moi que l'on
[raille;
Je m'en vais vous tirer un coup de ma futaille.”

Ils arrivent au cabaret,
On s'attable, on boit rasades sur rasades
De gros cidre et de vin clair,
Vient l'instant de payer. « Voyons, chers camarades,
Moi, je propose un toast. — Ça me va; qu'è's-aco? »
— Il faut qu'un de nous trois paie à lui seul l'écot;
Or donc, voici mon toast; il n'est pas communiste,
Non, mais il est original:
Chacun de nous s'en va faire, tant bien que mal,
Un vœu... Si par ce vœu (pas moyen que l'on triche)
Celui qui l'aura fait est des trois le plus riche,
Celui-là ne devra payer
Pas un sou, pas même un denier:
Les deux restants jôuront la belle.
— Ça va, dit le Picard, ça va comme ma pelle,
— Allez, fait le Normand. — Lors l'enfant de
[Bordeaux :
« Je me souhaite autant d'écus d'or en rouleaux
Qu'il est de gouttes d'eau dans toute la Garonne.
— Et moi, dit le Picard, je voudrais cent maisons
Pleines de diamants gros comme les soissons
Qui poussent dans mon coin de plaine.
— Oh! pardi! c'était bien la peine
De tant et tant vouloir, leur répond le Normand:
A grand goulou large gourmand!
Mon souhait, le meilleur, je gage,
Est d'obtenir votre héritage,
Et de vous voir, sans tarder plus,
Tous deux côte à côte pendus
Au grand chêne de mon village. »

A. DURJAIN (de Tréport).

Bruxelles, septembre 1879.

MARCHAND CONTRE MARCHAND. Roman de mœurs.

XXVIII.

En recevant, de la bouche de Polycarpe, l'invitation à souper de Jonas Boulling, M. Noher sourit malicieusement, et s'excusa, pour ne pas accepter, sur les devoirs de sa charge.

— Au reste, ajouta-t-il, je me trouve si bien entre mes quatre murailles, que je n'ai aucune envie de m'éloigner. Votre maître a cru me faire enrager; mais ses rigueurs ont tourné à mon avantage. Point de querelles de femmes, point de cris d'enfants, rien au monde ne me trouble dans mon paisible intérieur. Oh! heureux état que celui de célibataire!

— Je suis entièrement de votre opinion sur ce point, Monsieur le gouverneur, mais c'est M^{lle} Dorothée surtout qui vous y convie.

— Bien obligé! la démarche serait trop périlleuse: vos pots de fleurs tombent, à ce qu'on m'a dit, sur la tête des passants, et des incendiaires infestent notre bonne ville de Fehdingue. On n'a rien de mieux à faire, dans ces temps critiques, que de rester à la maison.

Ces lardons firent trembler Polycarpe, et sa langue paralysée eut à peine encore la force de réitérer, en balbutiant, son invitation pour la troisième fois. M. Noher crut que c'était, comme dans une enchère, la plus haute et la dernière offre; c'est pourquoi il accepta finalement et promit de venir. Cependant, il prévint qu'il ne fallait pas l'attendre avant la nuit close.

Dorothée, qui n'aimait pas plus le gouverneur que tout autre, mais aurait bien voulu épouser son titre, fit une toilette très-recherchée en l'honneur d'un convive si distingué.

M. Noher arriva enfin.

Malgré les honneurs dont on le comblait, il fut d'abord froid et insensible, comme un bloc de marbre, ne parlant, et très-brièvement encore, que de la pluie, du beau temps et des nouvelles de journaux. Il parut ne faire aucune attention à la charmante Dorothée qu'il avait si tendrement recherchée quelques mois auparavant. Celle-ci, attentive aux clignotements d'yeux de sa mère, versait copieusement à boire à son voisin. Enfin, le feu du jus de la treille fondit peu à peu la glace de cette cuirasse factice ceinte autour de son cœur. Il commença à faire les yeux doux à sa voisine, à lui serrer la main, et alla même jusqu'à déposer un baiser sur cette main.

Ce fut alors que la conversation se monta sur un autre ton. M. Boulling, qui n'avait pas encore touché un mot de l'affaire principale, se répandit en imprécations contre Franz, et protesta qu'il donnerait avec plaisir le bijou le plus précieux qu'il possédât, si, pour prix de ce sacrifice, il parvenait à chasser de Fehdingue cet être rapace et détesté Dorothée, qui savait

quel était le bijou dont on parlait, se mit à rougir, baissa les yeux sur son giron et répandit une larme de crocodile. Le gouverneur en fut touché.

— Père Boulling, dit-il, nous verrons, foi d'honnête homme, ce qu'il y a à faire; nous verrons à remettre tout sur l'ancien pied.

Jonas décoiffa une bouteille de son meilleur vin d'honneur et porta cette santé:

— A ce que nous aimons!

A ces mots, le beau-père et la belle-mère futurs, ainsi que le gouverneur, pensèrent exclusivement à l'argent. Dorothée prit en elle-même le titre de Madame la gouvernante de Fehdingue.

Tout en plaisantant amicalement, Boulling reprocha sérieusement à M. Noher de s'être concerté avec Fasmann pour favoriser l'établissement de Franz à Fehdingue. Le gouverneur s'excusa tant bien que mal, témoigna des regrets, et promit, foi d'honnête homme, de rompre toute liaison avec l'étranger.

— Bon, dit Boulling, je vous prends au mot. Je sais que vous avez acheté un billet de loterie chez cet homme.

— Oui, mon très-cher, et mon billet peut me rapporter une somme considérable.

— Renoncez à cet espoir, reprit Madame Boulling; j'ai pris des informations à cet égard chez la mère Régine, cette femme généralement connue pour son savoir, et elle m'a prouvé, par ses cartes, que tous les billets que notre ennemi a distribués ou distribuera, ne seront que des billets blancs.

— Chère maman, répondit Noher, je ne crois pas tout à fait votre tireuse de cartes; car mon billet est désigné par le chiffre 333, le plus important et le plus merveilleux de tous les nombres. Depuis le commencement du monde, 3 a toujours été mystérieux et sacré; et ici, faites-y bien attention, ce nombre est répété trois fois de suite.

— Niaiserie que tout cela! s'écria Boulling. Trois fois trois font neuf: voilà tout le mystère.

— Plaisantez tant que vous voudrez, M. Boulling; je ne saurais, sans garantie, lâcher ce billet mystique. Si vous voulez me répondre du gain que mon billet pourrait me rapporter...

— Eh bien! topez, monsieur mon fils: je vous garantis que vous perdrez.

— Très-humble serviteur, papa! Ce n'est pas là comme nous l'entendons. Vous aurez la bonté de me donner, par écrit, l'assurance de me rembourser le gain, quel qu'il soit, que pourrait me rapporter mon billet.

Le marchand ne voulait pas absolument y consentir, disant que sa parole valait une lettre de change; mais le prudent fonctionnaire exigea absolument noir sur blanc, et M^{me} Boulling ne cessait de crier:

— Ecris donc, écris donc; rapporte-t'en à la mère Régine!

Comme Jonas continuait à boire, le vin le rendit complaisant et étourdi; il écrivit le billet d'assurance.

— Fort bien, dit M. Noher en empochant le billet. A présent, je rendrai mes numéros de loterie, sans la moindre inquiétude.

— Mais pas avant que le tirage de la dernière classe soit près de s'effectuer, dit Jonas; car il ne faut pas laisser à cet homme le temps de vendre ce billet, afin qu'il reste à sa charge.

Ensuite on s'entretint et on convint de bien des choses, que les faits suivants feront assez deviner.

La nuit qui suivit ce souper, l'incendiaire s'échappa de la prison, et il prit vraisemblablement pour compagnon de voyage son bon ami, le bombardier, que Maurice et Franz avaient surpris lorsqu'il s'amusait à jeter des pierres dans leurs fenêtres; car celui-ci s'évada également. Les explications données par le géôlier furent agréées par le gouverneur.

Le lendemain, M. Noher et l'agent de Boulling poursuivirent leurs délibérations, et ce dernier s'appliqua à contrefaire fidèlement l'écriture d'un greffier, dont la plume s'exerçait cinquante ans auparavant à l'hôtel-de-ville de Fehdingue. Il dressa, à la manière du défunt, un acte en bonne forme de la prétendue publication du privilège sur lequel Boulling prétendait fonder le droit de son monopole. Il annexa copie de l'original fabriqué par Harpon. Cette copie alla pendant quelques jours tenir compagnie aux jambons et aux saucisses de la

cheminée; ensuite, saupoudrée comme il faut, elle fut jetée dans un coin des archives du Conseil.

Tout en se livrant aux soins de cette importante affaire, on ne négligea point celles de la famille.

Le dimanche suivant, demoiselle Dorothée Boulling et le sieur Théophile Noher, firent publier pour la première fois leurs bans.

XXIX.

Personne ne se doutait de la publication de ces bans; aussi produisit-elle dans la ville la sensation la plus extraordinaire. Elle exerça surtout le caquet des dames.

Quand la nouvelle parvint au „Paladin Noir,” M. Fasmann que nous avons laissé depuis longtemps se reposer dans son fauteuil, se leva en articulant un très-gros juron, vola comme un trait chez le voisin Franz, lui raconta, tout essouffé, ce qu'il venait d'apprendre, et chargea de malédictions son perfide compère. Franz sourit tranquillement et dit avec le plus grand calme qu'il s'était méfié toute sa vie des gens qui avaient toujours à la bouche le mot de probité, qu'il ne s'étonnait donc pas que M. Noher ne fit aucune exception à la règle; qu'au reste sa défection ne changeait rien à l'affaire principale.

— Bien pensé! dit Fasmann. Il ne faut ni reculer, ni tergiverser. Pour moi, j'observerai paisiblement de mon fauteuil les scènes qui résulteront de ce conflit.

Il retourna aussitôt à son poste.

Une guerre silencieuse de plume allait succéder aux pierres et au feu.

M^e. Harpon, l'avocat de Boulling, parut avec un front d'airain devant le Sénat assemblé, lui présenta le privilège enfumé et conclut par prier le vénérable Conseil, d'interposer son autorité, pour que la nouvelle boutique fût incontinent fermée, et qu'il fût adressé au gracieux souverain, une très-humble supplique, à l'effet d'anéantir le privilège que Franz avait surpris.

Les sénateurs, de leur nature bonasses et niais, après avoir mangé depuis peu chez Boulling, et reçu quelques présents, oublièrent de bon cœur les grossièretés de sa femme, et se réjouirent comme des enfants, en apprenant qu'il existait un document devant procurer à leur très-digne patron et ami, une victoire complète sur son antagoniste.

Quant au gouverneur, il accueillit ce document avec tiédeur et il eut même la hardiesse d'élever quelques doutes sur sa validité, ajoutant que M. Boulling le lui avait bien montré, mais que malgré toutes les recherches, on n'en trouvait aucune trace dans les archives du Sénat; qu'on avait sans doute pris acte de cette pièce, et qu'on trouverait ce protocole caché dans quelque coin; qu'à la vérité il n'en était fait mention aucune au grand registre; mais que jadis on se permettait souvent de pareilles omissions. Il finit par promettre de retourner encore toutes les archives, et recommanda un peu de patience à l'avocat.

C'est ainsi qu'il eut l'adresse de reculer la décision, pour ne point se compromettre auprès de la partie adverse, en poussant l'affaire avec un zèle trop complaisant.

L'avocat se plaignit hautement du déni de justice, et s'en alla brusquement, sans prendre congé de personne.

Cette scène fut si supérieurement jouée, que M. Noher s'en réjouit beaucoup intérieurement.

— Mais, mon cher gouverneur, dit le bourgeois d'un ton piteux, vous devriez pourtant vous intéresser plus chaudement à l'affaire de ce brave M. Boulling. Pensez donc que dans quelques semaines il sera votre beau-père.

— Cette considération n'est d'aucun poids ici, répondit Noher d'un ton de dignité; la justice n'a point de parents.

Le rusé matois savait bien que ses collègues racontaient à leurs moitiés tout ce qui se passait au Sénat, et que ces dames divulguaient volontiers les secrets confiés. Il était donc persuadé que le bruit de son impartialité retentirait bientôt jusqu'à la grande place du marché, et viendrait aux oreilles de Franz et de Fasmann.

L'affaire de Boulling fut et resta suspendue,

et comme oubliée pendant toute une semaine. Les sénateurs, indignés qu'on la tirât en longueur, allèrent eux-mêmes, les lunettes sur le nez, fouiller les archives, feuille par feuille.

Leur peine ne fut pas inutile: les pièces se trouvèrent enfin!...

Le découvreur, ravi, sauta comme un enfant qui reçoit des étrennes, et tous ses membres frissonnèrent de plaisir. Il apporta, en triomphe, dans la chambre du Conseil, ces précieuses paperasses, et ses collègues, couverts de poussière, le suivaient en poussant des cris de joie.

M. Noher ne partagea point leurs transports. Il prit, avec indifférence, les papiers fabriqués, les parcourut quelque temps et les mit tranquillement de côté.

Cette froideur fâcha sérieusement Messieurs du Conseil.

— Eh bien! dirent-ils, ce procès traînera-t-il encore longtemps, et la nouvelle boutique ne doit-elle pas être incontinent fermée? N'y apposera-t-on pas les scellés?

— Gardons-nous-en bien, reprit le haut fonctionnaire. Comment oser se permettre un tel acte d'autorité contre un privilège émané du Souverain? Nous ne pouvons que faire notre rapport, et l'on y pensera à l'occasion.

— A l'occasion! à l'occasion! se disaient les conseillers, en marmotant entre les dents et en regardant de travers le Gouverneur, qui se moquait en lui-même des sots personnages.

Pendant, tourmenté par sa conscience, Noher redoutait l'approche des gens éclairés. Il sortait rarement pour ne pas rencontrer Franz. Retranché derrière ses paperasses, il craignait sa venue et tremblait toutes les fois qu'on frappait à la porte. Le jeune marchand, qui n'avait rien à traiter avec lui, l'évitait de son côté.

Le tirage de la dernière classe approchait, et le directeur n'avait pas pris son billet définitif.

Franz se décida à lui faire une politesse, en le lui envoyant par son garçon de boutique. Mais il se défendit de le prendre, en disant:

— Je suis au désespoir d'être obligé de refuser cette feuille; les temps sont durs, l'argent est enterré, et puis, un tiens vaut mieux que deux tu l'auras; bref, ce que j'ai encore à payer, pour compléter la mise, me gêne, foi d'honnête homme! C'est pourquoi M. Franz

m'obligera de me débarrasser de ce billet. Il ne manquera pas d'occasion pour le placer autre part.

Franz remit, en liant de la vilénie de M. Noher, le billet dans son bureau, et, sur l'heure, renvoya au gouverneur les six ducats prélevés sur le billet, et que l'autre ne pouvait honorablement redemander ni même reprendre; il les accepta pourtant avec force remerciements.

XXX.

La lutte que Franz soutenait contre Boulling et consorts, loin de lui causer de l'inquiétude, le divertissait, au contraire; mais il accusait le sort qui, loin de le rapprocher de Rosalie et d'aplanir les montagnes qui la séparaient de lui, semblait encore les élever, tandis qu'il ne s'était exposé à toutes ces tracasseries que par amour pour elle. Il avait moins que jamais le bonheur de la voir. Il était quelquefois des jours entiers à rôder aux lieux où il espérait la rencontrer; et s'il lui arrivait d'avoir cette chance,

elle n'était jamais seule. Alors, sa plus ferme résolution de l'aborder d'une manière honnête s'évanouissait, chaque fois que la duègne accueillait ses salutations avec des airs et des gestes toujours plus bourrus.

La veuve du soldat, chez laquelle il s'informait exactement de celle qu'il aimait, lui donnait des nouvelles tantôt fâcheuses, tantôt agréables.

— Il faut qu'il y ait eu, disait-elle, une explication entre le père et la fille. M^{lle} Rosalie vient très-rarement ici, et paraît avoir du chagrin. Dernièrement, pendant que sa gouvernante, dans un accès de toux, nous tournait le dos, elle me dit à l'oreille qu'elle ne pouvait plus sortir si souvent, et me demanda bien vite et à voix basse de vos nouvelles. Elle devint rouge, rouge... Je lui répondis que j'avais le plaisir de vous voir et d'éprouver votre bienfaisance; que chaque fois votre premier soin



UN NAIN SANS PAREIL.

était de demander comment elle se portait. Alors elle rougit encore plus. Elle jeta un coup-d'œil timide sur la vieille, et me fit signe de me taire.

Il n'en fallait pas davantage pour nourrir jour et nuit les rêveries et les espérances d'un amoureux; car il ne pouvait guère faire autre chose, et en cherchant à précipiter le dénouement de cette intrigue, il eût vraisemblablement tout gâté. Il comptait inspirer au père une idée avantageuse de son caractère, et se procurer un accès facile auprès de lui et de Rosalie. Jusque là, il fallait tout attendre de la fortune.

Le commis Léger, plus heureux que son maître, avait bien employé les loisirs de ses dimanches. Élégamment costumé, il abordait Wilhelmine aux promenades publiques, et nos jeunes gens parlaient tendresse. Il sut si bien s'insinuer, que dans les belles soirées d'été il lui tenait compagnie pendant quelques minutes sur le banc de pierre où elle travaillait devant sa boutique. Papa et maman Boulling avaient l'air

de fermer les yeux sur ces amours naissants, à cause de l'espoir qu'ils avaient par là d'attirer Léger dans leurs intérêts, et de le voir au premier signal jouer le rôle de serpent dans le sein de son maître; et si jusqu'ici ils avaient différé de lui en faire la proposition formelle, c'est qu'ils ne croyaient pas le jeune homme assez empêtré dans la glu de l'amour.

M. Jonas et son épouse se disposaient à rendre la noce de Dorothée aussi brillante que possible. Ils voulaient étaler le faste de l'opulence, et immortaliser leurs noms dans la chronique de Fehdingue, par un grand appareil de luxe et d'abondance. Le vénérable Sénat en corps, et tous les notables du lieu, furent officiellement conviés avec les compliments d'usage. On se procura les triandises les plus coûteuses; les meilleurs cuisiniers, les plus habiles musiciens furent mandés de la capitale; bref, M. Jonas voulut manger en un jour, ce qu'il avait escroqué pendant toute une demi-année à ses concitoyens, à force d'usure de toute espèce.

Les conviés ne mirent pas moins d'activité dans leurs préparatifs, afin de paraître dignement à la fête. Tandis que les dames s'ingéniaient pour s'éclipser les unes les autres, par le goût et la magnificence des ajustements, les Messieurs étudiaient à loisir des compliments de félicitations, qu'ils prétendaient improviser, des équivoques dont ils voulaient harceler les époux pendant le repas, et chargeaient leur mémoire de bons mots analogues, tirés de collections d'anecdotes, pour en amuser la société.

Sans nous arrêter à la cérémonie des fiançailles, nous passerons vite à table.

La table décrivait un cercle bigarré et éclatant de dames, de messieurs compassés, mesurés et fort gênés dans leurs mouvements. On faisait tant de politesses et de cérémonies, qu'on osait à peine porter un morceau à la bouche. Le fort de la conversation était une sequelle de flagorneries et de compliments, adressés à la mère du festin des noces, sur la bonne chère qu'on faisait.

— Dieu en soit loué, dit le père de famille, nous sommes en état de bien traiter nos amis, et j'espère qu'en dépit de ce maudit étranger qui travaille à notre ruine, nous resterons toujours dans cette position.

Cette rodomontade fut accueillie de la part des convives avec l'expression du plus vif intérêt pour le bien de la maison. Ils froncèrent le sourcil, haussèrent les épaules, sourirent dédaigneusement, et firent toutes sortes de grimaces en témoignage de la haine et du mépris que leur inspirait l'adversaire de Boulling.

— Vive la probité! s'écria Jonas en levant son verre

Et toute la société suivit son exemple et fit chorus. Ils trinquèrent avec lui, et le verre à bords dorés de l'époux fit le plus de bruit. On porta différents toasts, relatifs à la querelle des deux marchands, et la société s'abandonna, aux dépens de Franz, à la plus bruyante gaieté. Le greffier, un peu ivre, sentit revivre l'esprit de ses humanités, et prononça sur le jeune marchand un terrible „pereat” (qu'il périsse).

— „Pereat!” répéta la société en chœur. Ce cri de destruction retentissait encore dans la salle, lorsqu'on entendit les sons joyeux du cor d'un postillon, qui descendait la rue.

(A continuer.)